

Le monde des arts

René Rozon and Isabelle Lelarge

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54215ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rozon, R. & Lelarge, I. (1984). Le monde des arts. *Vie des arts*, 29(116), 14–17.

LE MONDE DES ARTS

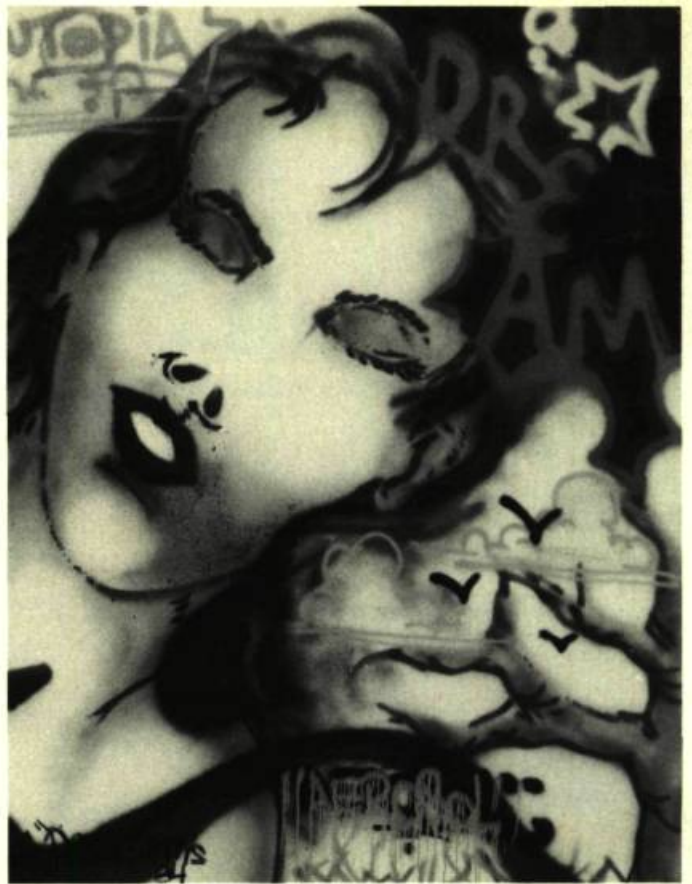


1

LES REMOUS DE LA FOIRE DE BÂLE

Fort de l'emprise exercée l'an dernier, le néo-expressionnisme, de tous les styles rétros, demeure le plus répandu et le plus obstiné. Basquiat, Chia, Paladino, Penck et autres, n'ont pas quitté l'arène et, à grand renfort d'œuvres au goût du jour, persistent à vouer un culte outré au relâchement de la composition. En revanche, les néo-classiques, avec Stefano di Stasio, Franco Picura et Gerardo Dricola, s'ils dégagent un goût de *musée perdu*, selon un autre adepte, Carlo Maria Mariani, du moins témoignent-ils d'une culture picturale et d'une introspection moins gratuite. Par ailleurs, rejetant toute récupération de l'histoire de l'art, en dépit de leur nom, les Nouveaux Futuristes, regroupant une dizaine d'artistes italiens, dont Clara Bonfiglio, Luciano Palmieri et Gianantonio Abate, puisent leur inspiration dans la culture de masse de notre temps, notamment la mode, le design, le rock, les discothèques, la bande dessinée et, même, l'étalage de vitrine. En témoigne l'environnement-salon de Plumcake, *Cellule aux cartouches et aux araignées*, dont le divan se rapproche de l'esprit du Groupe Memphis de Milan. Couleurs vives, humour et entrain, voilà qui change de la morbidité ambiante.

Sans doute faut-il attribuer à la complaisance néo-expressionniste l'apparition d'un nouveau fléau sur le marché de l'art. Rejetée par le système et désemparée – la Ville a récemment barricadé de barbelés ses postes de wagons – la peinture de graffiti du métro de New-York vient d'être admise au rang d'art officiel, étant récupérée par deux des six galeries américaines présentes à la Foire. Va pour les wagons enjolivés qui roulent dans le sordide métro new-yorkais, mais figé et transposé sur toile, le style graffiti ne fait voir que ses carences.



2

Gribouillages d'aérosol en net contraste avec les compositions ultra-sobres, en noir et blanc, au tracé caricatural de la bande dessinée, qu'offrent Keith Harring, Aldo Walker et Jean-Frédéric Snyder. Alarmant que ces deux derniers figurent dans la section Perspective, présentation organisée par la Foire de seize jeunes artistes, sélectionnés par un jury indépendant, sur proposition de galeries. Devant ce style figuratif minimal d'une vacuité sans nom, on préfère de loin l'original, le néo-expressionnisme, à ses dérivés aseptisés. Brusque revirement, attribuable au réflexe de l'impasse. Pourtant, même avec les antennes brouillées, on ne saurait confondre la pitié et l'amour.

Viennent à la rescousse, les tableaux sculptés: effilés à la verticale dont le sommet est accidenté, proposition de Karl Gestner, ou agglomération de cubes blancs aux saillies colorées, formulation de Shizuko Yoshikawa. Œuvres raffinées qui nous permettent de reprendre souffle, avant de constater la fin d'un dilemme.

Pourquoi ne pas faire d'un rival un allié? La peinture n'a plus à craindre les menaces de la photographie. Désormais, cette dernière la fréquente assidûment, elle la côtoie, portée aux cimes comme la première, lui empruntant – pourquoi pas? – son climat, voire sa facture. Beat Streuli et Astrid Klein, tous deux dans la section Perspective, ainsi que Patrick Tosani, Urs Lüthi et John Hilliard, marquent cette emprise de la photographie présentée souvent sous les artifices d'un tableau et, par extension, la consécration du photographe au rang de plasticien. Section Perspective également, les témoignages de Georges Rousse, photos récupérant ses murales peintes en lieux désaffectés, renflouent cette tendance.

Champ d'exploration inattendu, l'holographie fascine. Deux artistes, Dieter Jung et ses jeux optiques, et Douglas E. Tyler et ses agencements d'inspiration constructiviste, font, comme par enchantement, jaillir d'une mince surface plane, une tridimensionnalité immatérielle.

La nouvelle sculpture, avec Tony Cragg et Bill Woodrow notamment, n'a rien perdu de sa verve. En contrepartie, les exemples marquant un retour aux matériaux plus sobres se multiplient. La répartition de clous sur bûches de Günther Uecker n'est pas dénuée de lyrisme, qui trouve son apogée dans l'ultime simplification de Pierre Raetz: de fines branches, clouées au mur, évoquant la figure humaine et autres formes inspirées de la nature, dégagent un climat poétique.

Bien que timide encore, la participation canadienne s'améliore. Aux deux habitués de la Foire, Riopelle et General Idea, sont venus se greffer, cette année, les galeries Graff, de Montréal, avec des œuvres de Pierre Ayot et de Jean-Claude Prêtre, et Ponova, de Toronto, associée à Pon, de Zürich, avec Fetting, Morley et Sandoz, entre autres. Deux galeries? A croire que le Canada peut se passer de marché international.



3



4

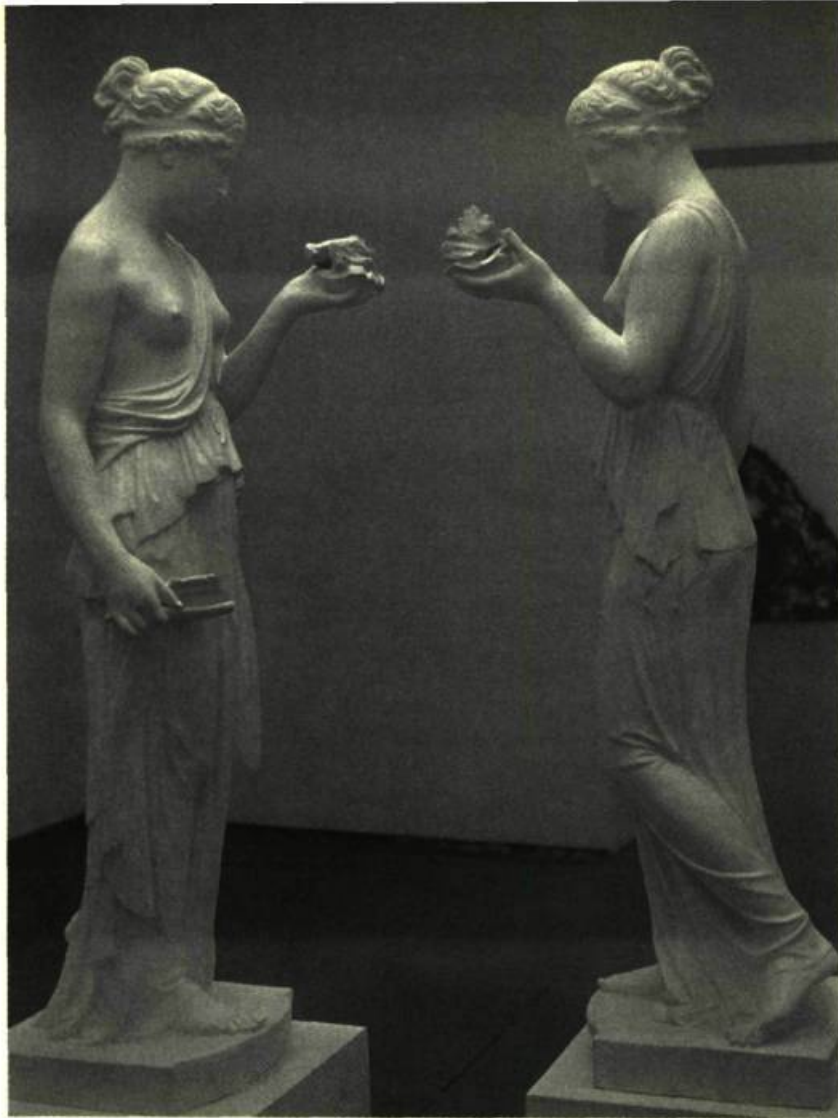
1. Les Nouveaux Futuristes
Clara BONFIGLIO
Paravent.
Bologne, Galerie Pellegrino.
2. American Graffiti
DAZE
The Dream, 1984.
Aérosol sur toile peinte; 172 cm 7 x 132.
New York, Sidney Janis Gallery.
3. John HILLIARD
Flight of Happiness, 1982.
Paris, Galerie Durand-Dessert.
4. Enzo CUCCHI
1984.
Bâle, Parc Merian.

En marge du 15^e Salon de Bâle, qui s'est tenu du 14 au 18 juin dernier, attirant 317 galeries de 23 pays, mentionnons l'étonnante exposition, superbement organisée par Ernst Beyeler, Reinhold Hohl et Martin Schwander, qui se tient au Parc Merian et qui, sous le titre de *Sculpture du 20^e siècle*, présente, jusqu'à la fin de septembre, un bilan intelligent de l'évolution de la sculpture à travers tout le siècle, avec 230 œuvres-clés de 90 artistes, réunis dans un imposant catalogue. A elle seule, elle

vaut le déplacement, doublement justifié par la visite du dernier-né des musées bâlois, le Musée d'Architecture, dont l'ouverture était orchestrée avec celle de la Foire.

Tendances d'aujourd'hui, marché de demain, un siècle de sculpture et consécration de l'architecture, Bâle et sa Foire nous ont pris d'assaut. En dépit des remous, comment y résister?

René ROZON



1. Giulio PAOLINI
L'Altra Figura, 1979.
 Deux copies en plâtre.
 Coll. de l'artiste.
 (Phot. Isabelle Lelarge)

SPLendeurs et Misères de la Biennale de Venise

Cette année, la 41^e Biennale de Venise qui, d'habitude, se consacre surtout à l'art contemporain actuel, renouait avec le passé par mille et un chemins. Tout d'abord, il y eut, au Palazzo Grassi et dans l'église de San Samuele, la plus importante exposition jamais réalisée sur les *Arts à Vienne, de la Sécession à la chute de l'Empire des Habsbourg*. Sous le titre d'*Art et Arts, Actualité et Histoire*, ce premier des trois programmes de la Biennale comprenait 1200 œuvres de 160 artistes, tels que Czeschka, Fabiani, Gerstl, Hoffmann, Klimt, Kokoschka, Loeffler, Loos, Moll, Moser, Oppenheimer, Schiele, Wagner, entre autres. Conçue par l'architecte Paolo Porthogesi, l'exposition réunissait des peintures, des sculptures, des dessins, des projets d'architecture, des œuvres d'art graphique, des meubles et des objets d'une rare beauté, allant de 1897 à 1918, dates de la Sécession que fonda Klimt. La Sécession, on le sait, était le nom donné à plusieurs groupes allemands et autrichiens qui rompirent avec les sociétés et les expositions académiques officielles, afin de s'associer aux mouvements plus avancés et aux innovations stylistiques de l'Impressionnisme, de l'Art Nouveau et du Jugendstil de Munich.

C'est sous le thème de l'art qui se questionne sur lui-même et sur son passé qu'a été présentée, dans le Pavillon Central du Giardini del Castillo, l'exposition de Maurizio Calvesi intitulée *L'Art devant le miroir* qui est une tentative de classification plutôt en vrac de tous les courants artistiques contemporains du 20^e siècle qui utilisent la citation en art. Cette immense exposition s'ouvrait sur des dessins de Duchamp, sur une sculpture récente de Dali et sur des photographies de Man Ray qui ne manquent aucunement d'humour; quant aux Picasso, De Chirico, Carrà, Picabia, etc., ils (re)venaient, eux aussi, nous montrer à quel point on peut, malgré les différences stylistiques, (re)devenir actuel et, aux côtés des artistes de l'après-guerre, faisaient plutôt figures de gurus ou de dieux de l'art contemporain. C'était donc encore une sorte d'hommage aux aînés alors qu'on pouvait tout de même et facilement en arriver à établir des différences ou des points communs parmi les diverses tendances qui ont chacune leur style mais qui emploient des choix iconographiques (ou des lieux communs) semblables. Les artistes représentés étaient, parmi d'autres, M. Broodthers, L. Cane, S. Di Stasio,



2. Liz MAGOR
Dorothy, a resemblance, 1981.
 Plomb et acier; 85 cm x 121,5 x 86.
 Coll. La Galerie Nationale du Canada.

L. Fabro, R. Guttuso, J. Kounellis, L. Ontani, G. Paolini, C. Parmiggiani, V. Pisani, M. Pistoletto, R. Rauschenberg, M. Raysse, M. Schifano et A. Warhol.

Quant à la section Art, milieu, scène, elle réunissait des œuvres fort intéressantes mais qui étaient, encore une fois, présentées sans véritable intention didactique, si ce n'est de rendre compte d'une autre facette de l'art actuel qui côtoie les nouvelles technologies et qui sont extra-picturales. Donc, de nombreuses installations, des installation-vidéos et un important programme d'une soixantaine de vidéos qui comprenait une forte participation américaine et allemande. L'installation sonore de Dorothee von Windheim, qui s'intitule *Ich weiss nicht, warum ich...*, 1984, est faite d'un grand livre de couleur grise qui est posé sur un promontoire blanc et très élevé. Il s'agit d'un livre d'artiste qui contient de grandes photographies, en noir et blanc, de livres qui sont en train de couler au fond de l'eau. On peut toujours percevoir des traces des titres de certains d'entre eux, tels que *The Stones of Venice*, de John Ruskin, *Eine nacht in Venizia*, de Johann Strauss, *Le Génie de Venise de 1505 à 1600*, *Venise et la Peste*, et autres. Ce qui est envoûtant dans ce



3. Ian CARR-HARRIS 3 exemplés, 1980.

Feuille en plastique peint, fibre de verre peinte et assemblage de bois, lettrage peint sur bois et lampe «solarspot»; Coll. La Galerie Nationale du Canada.



4. C.O. CZESCHKA

Étude scénographique pour *Macbeth*, 1906.

travail, c'est que la critique faite par l'artiste prend forme de manière très subtile, au fur et à mesure qu'on décèle les nuances des gris selon les thèmes, les distorsions, etc., pour en arriver à comprendre le récit. Quant au bruit, il provient de l'arrière du promontoire et renvoie au thème de l'eau, ce qui, en fait, nous rend calme et plus réceptif. Une autre installation, accompagnée de trois écrans vidéos encadrés dans un mur noir et horizontal, permet à Nan Hoover, dans *Light Reverie*, de discourir et sur le pouvoir et sur l'impact de la couleur. Chaque écran présente une image fixe qui est une fondue abstraite de couleur verte et teintée d'or et de noir, tandis que chacune d'elles diffère très peu de l'autre et qu'on sent là un laps de temps très court puisque chaque image *parle* de la précédente. Devant le mur aux trois écrans verts sur fond noir, un deuxième mur noir vient s'adjoindre au premier de manière à construire une petite architecture à demi-ouverte qui a la forme d'un V. Le deuxième mur est couvert d'une bande métallique qui sert de miroir flou aux trois écrans et, finalement, c'est en se déplaçant que l'on peut avoir différentes perceptions de la réverbération de la couleur verte, qu'elle provienne d'un côté ou de l'autre.

Quant à Ingo Gunther, son *Ceterum censeo* est constitué d'une voiture Mercedes bleue de modèle 380 SE qui est surélevée et sous laquelle quatre écrans-vidéo sont posés sur le sol, sous chaque pneu. Ici, on s'est intéressé à la relation sonorité et absence de mouvement, alors que c'est de vitesse qu'il est question. Chaque écran émet une bande filmique identique mais pas en même temps. Le film a sans doute été pris de l'intérieur d'une voiture, avec vues en contre-plongée, zooms et différents axes qui laissent entrevoir parfois des éléments figuratifs, telle que la bande blanche d'une autoroute. Mais, surtout, ce qu'on nous laisse voir, c'est un film accéléré de tout ce qui se percevait d'un paysage extérieur et intérieur (*parking*) à une vitesse fulgurante. Les bruits qui accompagnent l'installation conservent le même degré d'analogie que dans l'image puisqu'on retrouve, là aussi, le réel de façon déformée, syncopé par une musique concrète, des crissements de pneus, des bruits de poste radiophonique, etc. Bref, c'est un travail qui nous fait conscientiser le stress de la ville, avec tous ses bruits et sa folie grouillante. Donna Dennis présentait *Skowhegan Stairway*, 1983, qui est une

représentation tridimensionnelle d'une maisonnette ni miniature ni pour un humain. L'effet réaliste du bois sali, de la tuyauterie de fonte, de la brique argentée et asphaltée, du compteur électrique, etc., nous fait songer à un monde parallèle. Il semble que de plus en plus nous retrouvons une nouvelle iconographie de petits *monstres* plutôt sympathiques pour l'Homme et qui ont tous leurs éléments appropriés. Au Pavillon de la Belgique, Jose Vermeersch exposait une bonne quantité de petits êtres nus ou vêtus. En céramique de couleurs de peau, ils sont hommes, femmes ou chiens, et leur petite taille d'environ quatre pieds les rend très accessibles au spectateur qui ne peut demeurer indifférent devant ces positions figées et, surtout, devant les expressions d'étonnement très touchantes sur leur visage.

La Suisse présentait de très beaux et de très grands dessins au fusain de Miriam Cahn qui sont en fait une frise de petits individus qui, par instant, s'amoncellent les uns sur les autres ou qui se succèdent. Les trois murs couverts de cette petite armée, (tel qu'indiqué par le titre: *État de guerre*), nous enveloppent encore une fois dans un ailleurs. Et, il en va de même pour le peintre, dessinateur et sculpteur danois Hans Ryländer qui est nettement plus macabre, ou du moins plus menaçant, avec sa quantité impressionnante de têtes sans corps qui emplissent ses tableaux souvent monumentaux et qui mènent à penser à l'atmosphère de certaines œuvres de James Ensor.

Finalement, de nombreuses critiques s'accordent toutes pour dire que cette 41^e édition de la Biennale de Venise, 1984, a été plutôt décevante car les participations nationales qui provenaient d'une quarantaine de pays étaient dans la majorité des cas trop *sages*, alors qu'on souhaiterait plutôt l'inverse. Même l'*Aperto*, qui est le troisième programme consacré à l'art des *jeunes*, n'a pas soulevé de grand espoir avec le *Graffiti Art*. Soulignons toutefois certaines présences intéressantes, comme celle de la Suède avec Curt Asker, celle du Venezuela avec Otero et son œuvre extérieure au sol, faite de pigments de couleur, et, certainement, celle du Canada qui détonnait grandement par la haute qualité du travail des deux sculpteurs Ian Carr-Harris et Liz Magor que nous reverrons probablement prochainement.

Isabelle LELARGE